



Médiévales

Langues, Textes, Histoire

70 | printemps 2016

Lieux d'hygiène et lieux d'aisance en terre d'Islam (VII^e-XV^e siècle)

David BATES, *The Normans and Empire. The Ford Lectures delivered in the University of Oxford during Hilary Term 2010*

Oxford, Oxford University Press, 2013, 256 p.

Fanny Madeline



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/medievales/7753>

DOI : 10.4000/medievales.7753

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 23 juin 2016

Pagination : 271-274

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Fanny Madeline, « David BATES, *The Normans and Empire. The Ford Lectures delivered in the University of Oxford during Hilary Term 2010* », *Médiévales* [En ligne], 70 | printemps 2016, mis en ligne le 24 septembre 2016, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/medievales/7753> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/medievales.7753>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

Tous droits réservés

David BATES, *The Normans and Empire. The Ford Lectures delivered in the University of Oxford during Hilary Term 2010*

Oxford, Oxford University Press, 2013, 256 p.

Fanny Madeline

RÉFÉRENCE

David BATES, *The Normans and Empire. The Ford Lectures delivered in the University of Oxford during Hilary Term 2010*, Oxford, Oxford University Press, 2013, 256 p.

- 1 Tout comme celle de l'État, la question de l'empire est depuis longtemps l'objet de débats chez les médiévistes, pour en accepter ou refuser l'usage et la pertinence quant à l'histoire des îles Britanniques. Après avoir été parmi ses détracteurs, David Bates saisit l'invitation reçue par les *Ford Lectures* d'Oxford pour développer et préciser sa conception de la configuration politique forgée par les Normands entre 1066 et 1204. Le plan de son livre suit celui des six conférences et aborde ainsi successivement : 1) la définition de ce qu'est un Normand et un empire, 2) le rôle, dans la formation de l'empire, des expériences individuelles et collectives et 3) des souverains en particulier, 4) la nature de l'hégémonie, 5) l'organisation en réseau entre cœur et périphérie, et enfin 6) le cycle des dynamiques impériales de 1066 à 1204.
- 2 Dans son premier chapitre, David Bates revient rapidement sur l'historiographie de « l'empire normand » depuis John Le Patourel – figure tutélaire de l'ouvrage – et reconnaît que les outils analytiques qui se sont développés depuis les années 1980 permettent de former une nouvelle terminologie de l'empire, qui ne se laisse pas « piéger par l'étroitesse des histoires nationales » (p. 2-3). L'ouvrage est ainsi présenté comme le résultat d'une réflexion théorique transpériodique visant à faire émerger un

débat chez les médiévistes. La volonté de s'inscrire dans un dialogue interdisciplinaire se manifeste également par l'usage de concepts issus des sciences sociales et politiques, comme ceux de « diaspora », « transfert culturel », « *hard/softpower* », « hégémonie » afin de sortir des schémas descriptifs en termes de « domination/colonisation ». Si D. Bates dit sa conviction que l'observation des phénomènes doit se faire avec des concepts actuels plutôt qu'avec les mots des contemporains, il n'évacue cependant pas la question du langage et montre la prégnance de l'imaginaire et du langage impérial aussi bien dans la littérature et les diplômes que dans l'architecture post-1066 (p. 23-25). Pourtant, il y a une question qu'il évite et qui aurait pu avoir sa place, celle de savoir pourquoi Guillaume ne s'appropriera pas le titre impérial à l'instar des rois de Castille du XI^e siècle.

- 3 Dans le deuxième chapitre, David Bates cherche à analyser le phénomène impérial à travers des « histoires de vie » pour lesquelles la Manche n'a pas été une barrière et qui donnent à voir « la résilience continue et le dynamisme des valeurs, des idées et des structures impériales » (p. 29). Théoriquement, il se revendique de travaux d'historiens qui ont travaillé sur les questions de *connexity*, c'est-à-dire « l'identification des multiples réseaux et de liens qui existent à travers l'espace et entre les gens » (p. 28), mais sa démonstration tend parfois à se perdre dans l'accumulation d'exemples détaillés. Toutefois, la plupart des exemples sont bien replacés dans leur contexte d'écriture, qui en dit parfois autant, si ce n'est plus, sur les représentations des contemporains. Ainsi en est-il de l'œuvre d'Ordéric Vital, pur produit de l'empire et des nouvelles sociétés qu'il fait naître : sa conception intégrative de l'empire comme espace de vie en harmonie entre les peuples, malgré la violence exercée à l'égard des Anglais, se traduit par la valorisation des trajectoires de ceux qui ont su tirer profit de la formation d'un empire transmanche. D'autres œuvres ont joué un rôle important dans la formalisation – au profit du pouvoir central – de nouveaux thèmes impériaux, notamment celles qui portent le renouveau arthurien. Le caractère impérial de cette littérature est illustré, selon l'auteur, par une « conscience du multilinguisme et d'une multi-ethnicité historique associée à une diaspora » (p. 62-63).
- 4 Le troisième chapitre n'est consacré qu'en partie à la figure de Guillaume le Conquérant. David Bates commence en effet par une analyse critique de ses biographies, où sont relevées ses « qualités impériales » en même temps que la face sombre de sa personnalité, faite d'une brutalité dépassant souvent les limites des normes morales, mais qu'il voit aussi comme une forme d'efficacité et d'intelligence politique (p. 70). La suite du chapitre analyse l'impérialisme de Guillaume comme un mélange entre *hard* et *soft power*. Reprenant le thème de la violence fondatrice, l'auteur montre comment le déploiement d'une violence soutenue et maîtrisée s'est inscrite au fondement de cette construction impériale – violences non seulement à l'égard des Anglais, tués et dépossédés, mais aussi violence de la confiscation du pouvoir par une petite élite ultra compétitive. L'impérialisme « *soft* » ou culturel s'est quant à lui diffusé à travers la création d'un cadre légal et religieux visant à légitimer la conquête de l'Angleterre (latinisation de l'Église, déploiement d'une architecture impériale, Domesday Book). Ce qui est frappant, selon Bates, ce n'est pas tant la profondeur de la réflexion autour de ce qui s'accomplissait que la vitesse et l'énergie politique avec lesquelles ces structures idéologiques et légales furent mises en place. Sur le continent, en revanche, au lieu d'une arrogance agressive, la politique à l'égard de ses voisins fut plutôt défensive, cherchant à consolider les réseaux au sein des élites francophones. Les marges britanniques offrent également un bon laboratoire de cet impérialisme

associant conquête militaire et alliance matrimoniale, provoquant en même temps qu'une hostilité ethnique une collaboration innovante et dynamique.

- 5 Le quatrième chapitre intitulé « Hegemony » s'intéresse aux dynamiques structurelles qui ont perduré dans l'empire après la mort de Guillaume, qu'il s'agisse des pratiques de succession, des innovations institutionnelles et gouvernementales comme du rôle des élites impériales. Si l'intégration du passé anglo-saxon dans une geste européenne connut un réel succès idéologique (*De gestis Britonum* de Geoffrey de Monmouth), le manque d'une conception abstraite de l'autorité royale et des règles de succession fut un point faible tout au long de la période. Les changements de règne donnèrent lieu à des crises, car l'instabilité des élites gouvernementales brisait sans cesse la continuité étatique. Pour D. Bates, si l'empire tenait, cela s'explique moins par la force du centre, la cour royale et ses institutions, que par les dynamiques d'unification à l'œuvre chez les élites dont les intérêts s'étendaient de part et d'autre de la Manche. Rejetant le qualificatif d'« anglo-normand » parce que l'identité des élites « ne saurait être réduite à la simple combinaison de deux ethnicités » et qu'elle « était avant tout impériale » (p. 107), il rappelle également que nombre de possessions aristocratiques s'étendaient en Écosse, en Bretagne, en Flandres, en Île-de-France, puis en Irlande après 1171. Cette forme d'hégémonie trouve un point culminant en 1154 avec la formation de l'empire Plantagenêt qui intègre ces espaces dans une structure politique élargie, même si, pour l'auteur, l'« Âge d'or de l'empire reste le règne d'Henri I^{er} » (p. 127). D'un point de vue culturel, la question de l'hégémonie n'est pas limitée au phénomène d'uniformisation de certaines pratiques comme l'introduction standardisée des brevets (*writs*), la création de deux Échiquiers, la diffusion d'un style commun dans l'architecture domestique et des grands donjons, etc., mais également, à partir de la mise en contact des usages et des pratiques qui existaient localement, une créativité culturelle qui n'aurait pu exister sans la présence d'une structure impériale.
- 6 Le cinquième chapitre analyse l'organisation géographique de cet empire. Partant du constat que la question du rapport entre cœur et périphérie constitue un phénomène autant psychologique que physique ou géographique, l'auteur prend le contrepied des questionnements qui cherchent à savoir si la Normandie était le centre de cet empire. Prônant plutôt une approche fondée sur l'analyse des réseaux et des positions sociales occupées par les acteurs, il montre que c'est par les interconnexions qui existaient entre les réseaux locaux, régionaux, nationaux et impériaux que l'on peut véritablement comprendre l'organisation de l'empire – à commencer par le cadre effectif de la seigneurie transmanche. En outre, pour la plupart des grandes familles, l'espace de l'action politique était un espace dans lequel il était difficile d'échapper aux forces d'attraction exercée par les réseaux de la cour royale. Les exemples issus des marges, écossaises et galloises, montrent que c'est souvent là que l'on observe le mieux ces interactions entre les forces locales, régionales et impériales et la manière dont se sont opérées les « transferts culturels ». Si l'Église fut le principal acteur de cette opération, en tant qu'« immense réseau transethnique » (p. 153), les transferts culturels furent également suscités par les mobilités des laïcs (mariages mais aussi politiques de migrations). Pour D. Bates, si l'on peut décrire ce phénomène comme une « européanisation » des îles Britanniques, cette perspective reste à un niveau global d'analyse, alors que le concept d'empire permet au contraire de reconnaître l'existence des changements qui s'opèrent à différentes échelles et la place des choix des individus dans ces transformations.

- 7 Le sixième et dernier chapitre est consacré à la dynamique historique de cette configuration politique, du début à sa fin. Comment périclitent les empires ? Dans le cas de l'empire des Normands, c'est par l'effondrement du centre, dans une surprise apparemment générale. Effondrement, surtout, du pouvoir militaire après la mort de Richard en mars 1199. Contre les lectures « accidentelles » – à l'instar de celle de John Gillingham, qui pense qu'en 1198-1199 « Richard était en train de gagner sa guerre contre Philippe Auguste », Bates argumente plutôt en faveur de l'idée que l'empire ne pouvait structurellement pas durer (p. 161). Paradoxalement, il défend l'idée que la création de l'empire fut avant tout un acte de pouvoir et de *human agency*, plutôt qu'un processus continu et cohérent qui aurait commencé au IX^e siècle. Mais ce qui l'intéresse le plus, au fond, c'est de comprendre cet autre paradoxe : comment la dynamique d'une structure politique fondée sur le fait de partager une identité ethnique commune (le fait d'être Normand) a-t-elle pu se transformer en un processus impérial fondé sur l'articulation d'intérêts et d'aspirations multiples ? (p. 165). La réponse à cette question se trouve dans les discours sur le royaume de France : la royauté ne se disait pas alors autrement qu'à travers un langage impérial, issu des traditions romaines et carolingiennes, et impliquait donc une nécessaire pluralité ethnique. Cette pluralité trouve cependant ses limites en 1154, lorsque l'empire devient « angevin ». Malgré une dynamique générale visant à faire perdurer l'empire (de nombreuses élites avaient beaucoup à perdre à son effondrement), l'hétérogénéité identitaire, mais aussi institutionnelle (effondrement de l'état fiscal), eut raison de lui. Plus originale, la lecture qu'il propose en termes psychanalytiques repose sur l'interprétation des prophéties qui apparaissent vers le milieu du XII^e siècle, annonçant la fin de l'empire comme une forme d'anxiété partagée par nombre de contemporains, notamment les Anglais. Cette peur serait à la source des désordres politiques du règne de Jean et expliqueraient l'enclenchement de mécanismes de défense inadaptés : son mariage désastreux avec Isabelle d'Angoulême et la violence excessive à l'égard des opposants comme Arthur, mais aussi de la famille de Briouze (p. 175-176). Une violence que Bates propose de comparer à celle qui accompagna la fin des empires dans la seconde moitié du XX^e siècle. « Si les réseaux de l'empire transmanche sont restés résilients jusqu'à la fin, le grand changement qui s'opéra en 1154 fut que les élites de l'empire ne restèrent pas longtemps totalement maîtres de leur destin comme elles l'avaient été jusqu'alors » (p. 176). Ainsi, ce serait parce que les mécanismes contemporains pour exprimer l'identité auraient été incapables de s'adapter à une situation où le pouvoir imposait la pluralité, que l'empire « angevin » ne parvint pas à tenir. Bates associe donc étroitement les transformations identitaires qui s'opèrent tout au long du XII^e siècle à la formation d'un empire, celui-ci donnant à l'identité un sens désormais plus territorial qu'ethnique. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle il préfère parler d'empire des Normands plutôt que d'empire normand (p. 186). Le qualificatif d'« anglo-normand » aurait pu apparaître comme une solution moderne pour résoudre ce problème de définition, mais elle ne correspond à aucune réalité qui aurait pu avoir du sens au XII^e siècle.
- 8 La conclusion du livre constitue un véritable plaidoyer pour l'usage du concept d'empire qui, loin de signifier platement « la simple continuation d'une sorte de royauté supérieure caractéristique des configurations politiques de l'Occident depuis la fin de l'empire romain », permet au contraire de comprendre de manière créative et féconde les systèmes politiques du passé, en valorisant les forces créatives du pouvoir

et de la *human agency*. Pour l'auteur, enfin, parler d'empire des Normands permet d'introduire une dimension continentale au modèle de « l'empire anglais » proposé par Rees Davies, une dimension dont la revendication revêt une portée politique nécessaire dans le contexte de repli identitaire, qui est la marque de notre temps.

- 9 Il s'agit donc d'un livre important, notamment parce que l'auteur parvient à utiliser l'immense érudition accumulée au cours d'une vie de recherche pour proposer une interprétation historique forte et problématisée de l'empire des Normands. On peut regretter qu'entre l'accumulation de détails et les démonstrations plus théoriques, on y perde parfois la force du récit et qu'en même temps, la rapidité de certaines démonstrations affaiblisse le propos. Mais c'est aussi ce qui donne à l'ouvrage son énergie. Loin de fermer la réflexion, c'est un ouvrage qui ouvre des perspectives non seulement pour les médiévistes, mais aussi pour tous les historiens qui s'intéressent aux systèmes politiques du passé.